

ETIENNE ORSINI

# LA MAIN À L'OREILLE

Scènes de ma vie polyphonique

Haïbun





Etienne Orsini | La main à l'oreille

© Editions L'Esprit de la Lettre, Genève, 2019  
Suzanne Rivier-Devèze  
30 chemin des Crêts de Champel  
CH-1206 Genève

[esprit-de-la-lettre.swiss](http://esprit-de-la-lettre.swiss)

ISBN édition papier  
978-2-940587-13-1  
ISBN édition numérique  
978-2-940587-14-8

Le dessin de la couverture est dû à Alain Damiani,  
qui nous a aimablement autorisé à le reproduire.  
Tous droits réservés

Etienne Orsini

# LA MAIN À L'OREILLE

Scènes de ma vie polyphonique

*Haibun*



## **Avertissement**

Toute dissemblance avec des personnes existant ou ayant existé relèverait d'une maladresse certaine de l'auteur. Pour autant, que ceux qui voudraient fanfaronner se ravisent. Ils en seront pour leurs frais : les noms de la plupart des habitants de ce récit ont été changés, de même que ceux des groupes amateurs cités.

## **Remerciements**

Je tiens à remercier du fond du cœur tous ceux qui, nommés ou non, ont été, ou sont encore, de cette aventure musicale : ceux qui m'ont inculqué les bases de la polyphonie, mes amis de Cultura Viva, et ceux des différents groupes dans lesquels j'ai eu tant de plaisir à chanter.

Merci à ma famille pour son écoute patiente !

Merci à Achille Franceschi pour ses corrections des passages en langue corse.

Merci à Suzanne Rivier, mon éditrice, pour son soutien enthousiaste et avisé à ce projet.

## PRÉAMBULE

Tante Annonciade n'aimait pas la musique « qui frotte », les voix timbrées, les sons astringents. Elle ne me l'a jamais dit mais c'est écrit dans un article du journal *Le Provençal-La Corse* daté du 22 février 1995. Dans ce papier, intitulé « La politique, ça n'est pas brillant », la plus que centenaire se confie à bâtons rompus sur ses souvenirs égyptiens (elle était née à Port-Saïd en 1892), son manque d'attrait pour le mariage (« je voulais me mettre à l'abri »), ses neveux et sur la campagne électorale qui bat son plein. L'auteur de l'article enchaîne : « souvent et pour changer de ce concert de voix de droite ou de gauche, notre centenaire écoute du Mozart ou du Chopin – j'aime la musique qui ne vibre pas – et son regard se perd au-delà de la fenêtre vers cet horizon si bleu ».

Je ne peux m'empêcher de penser que ma grand-tante visait là, sans la nommer, la polyphonie corse qui, depuis deux décennies, retrouvait droit de cité et qui la ramenait de manière inopportune à sa condition de ressortissante d'une contrée de bergers et de paysans.

De la même manière qu'Annonciade affichait une moue boudeuse quand, sur le vieux port de Bastia, on s'avisait de l'interpeller en langue corse, je l'imagine bien faire la sourde oreille en entendant trois quidams se mettre à « bêler » alentour.

Qu'aurait-elle pensé, si elle avait vécu cinq ans de plus, de son petit-neveu de Paris s'initiant subitement au chant corse et plus spécifiquement à la *paghjella* ?

La question m'amuse. Je n'aurais pas fait le fiérot devant elle. Peut-être aurais-je même pratiqué la *paghjella* en clandestin, comme si j'avais été le dernier des malfrats ou des terroristes.

Quoi qu'il en soit, c'est pour elle, peut-être dans l'espoir très égoïste de me faire pardonner, que j'entreprends cette petite histoire d'une grande passion qui fut et demeure la mienne.



## PORTRAIT DU CHANTEUR AU NÉOLITHIQUE

Il y a une préhistoire à tout. Je me demande ce que pouvait bien être la musique avant qu'elle ne parvienne à mes oreilles. Une vibration sans doute. Bouillonnement indistinct d'ondes mélangées dans le sillage de la voix maternelle.

Au cours de nos seize années partagées, je ne crois pas avoir jamais entendu ma mère chanter. Mon père, si ! Rarement. Dans les très bons jours... Ou plutôt siffloter. Toujours les mêmes airs : *Viens sur la colline, La Belle de Cadix, Le Pont de la rivière Kwaï*.

C'est étrange, avec du recul, une mère qui ne chante pas. Un violon à l'étui dormant atteste en haut d'un placard d'une ancienne accointance qu'elle eut avec la musique.

Je peux dormir sur mes deux oreilles.

Étui à violon  
La nuit est tombée dedans  
Mélodies enfouies

Parfois on dit « pick-up » et parfois « tourne-disques ». C'est une petite valisette grise avec un dos couleur de paille. On l'ouvre, on la déploie au milieu du salon. C'est aussitôt la fête !

Des moments rares que je réclame. Je dois avoir trois ou quatre ans et j'aime rester assis des heures durant à côté du précieux appareil. Mon père – ou est-ce ma mère ? – tient le rôle de juke-box. Un rôle qui demande une grande disponibilité. Il faut remettre toutes les trois minutes et demie l'aiguille sur le 45 tours. À peine le temps de lire un entrefilet de *L'Aurore* ou de faire cuire un œuf.

La valise prête  
Pour un nouveau périple  
Toujours le même

Pour moi, tous les disques sont des « boyayas ».

Dans les moments trop rares où la valisette est ouverte, je reste assis à ses côtés, troisième élément de cette machine sommaire constituée d'une platine, d'un seul haut-parleur et donc, de moi.

Je ne la quitte pas des yeux, du corps ni des oreilles, je vis littéralement autour si bien qu'un jour ma sœur rentrant dans le salon pousse des hauts cris. Je viens de barbouiller de compote de framboise son disque préféré!

Peur qu'elles ne s'enfuient  
Surveillance rapprochée  
Les notes cernées

Je dois composer avec la discothèque familiale, y faire mon nid de coucou. Le week-end les 33 tours du père et le mercredi les 45 tours de la sœur.

Je picore à peu près tout ce que je trouve mais rarement le meilleur. Les disques estampillés *La voix de son maître* ne m'intéressent pas plus que ça. C'est l'époque où la musique qui marche au pas me regarde de près (eh oui, pauvre Georges, où allions-nous?). *C'est nous les Africains* chanté par la Légion a ma prédilection. Quel goût sûr déjà! Ou encore ce disque entier à la gloire de l'Empereur édité à l'occasion du bicentenaire de sa naissance. Trois ténors de l'Opéra comique y rivalisent de *tremoli* pour nous dire la grandeur d'Austerlitz ou le naufrage à Sainte-Hélène. Parfois le jeune Jean-Michel Jarre vient apporter un peu d'oxygène dans cet univers confiné.

J'aime par-dessus tout l'odeur du placard où sont rangés ces disques.

Attendant son tour  
Dans ses sous-vêtements blancs  
Le microsillon

Il est désormais loin le temps de la valisette. Elle a été remise dans un coin du salon. D'ailleurs, l'appareil a perdu son saphir. En trouver un de rechange relève à présent du défi.

Mon compagnon d'adolescence a deux grosses joues débonnaires. Il engloutit des quantités astronomiques de cassettes. Je revois encore toutes leurs boîtes – une bonne trentaine – à l'effigie du grand homme.

Johnny Hallyday... Il habite mes tympanes pendant toutes ces années. Il ne s'en est jamais vanté le bougre !

Sur un fond bleu, le chanteur tente de retenir la nuit. Cette cassette-là, je l'écoute à n'en plus finir. En rouge et or, renversé sur le sol avec sa guitare, il glousse tout ce qu'il peut de *kilivatch* et d'*itsibitsi petit bikini*. Et puis, il y a les « compils » bon marché : rouge pour *Noir c'est noir*, bleue pour... je ne sais plus. De petits portraits pâlots en ornent les couvertures. Plus tard, Johnny affronte la peur avec ses yeux de loup sous un drôle de casque clouté et s'assagit en trench-coat, pour chanter *L'Envie*. Mais c'est *Flagrant délit* qui visuellement a ma préférence. Un visage et deux bras sortant des pavés. Le message est christique : « En vérité, je vous dis » clame-t-il dans la chanson-titre.

Refrains colorés  
Une palette de chansons  
Même pour les yeux

L'appareil fait aussi radio. Tant mieux pour lui. Moi, j'aime choisir ma musique à l'écart des refrains battus ! Et je n'ai pas changé. Ailleurs, c'est-à-dire sur les ondes, c'est paraît-il une époque mythique. J'apprendrai par la suite, de la bouche de mon fils, des noms de groupes déjà vieux de plusieurs décennies et jamais entendus pour ma part : Led Zeppelin, Red Hot Chili Peppers...

Et mes cordes vocales dans tout ça ?  
En classe de 4<sup>e</sup>, M. Roger initie les collégiens boutonneux

que nous sommes aux fondamentaux du répertoire. «Là où qu'tu cours donc si vite Pierrot sans chapieau» me laisse un souvenir impérissable. Mais pas la définition de l'oratorio que j'ai dû recopier mille cinq cents fois avachi sur le tapis du salon ! Et puis, un jour, sur *J'ai du bon tabac* que nous devons interpréter un à un en solo, le verdict tombe : je chante faux !

De plus d'une octave  
Elle est descendue - couac !  
La voix du ténor

J'ignore si mes voisins partagent l'opinion de M. Roger. C'est à peine si j'ai le souvenir durant ces années de deux ou trois coups de balai bien sentis au-dessus de ma tête. Le fait est qu'ils vont bénéficier longtemps – et particulièrement durant la période Johnny – de mes largesses vocales. De même que mes parents d'ailleurs qui ne m'en ont jamais rien dit.

La salle de bain, comme il se doit, avec son acoustique remarquable, est une pièce de choix pour mes envolées lyriques. Mais moins que ma chambre où trône l'appareil aux bonnes joues. Je surchante, calant ma voix naissante sur les tremoli de mon idole. Si bien que j'arrive assez correctement à l'imiter.

Dans les pommiers  
On pend déjà les CD  
Débâcle d'oiseaux

J'achève ma métamorphose à l'aube des années 1990.

Un concert des Muvrini, suivi d'un autre de Petru Guelfucci au Théâtre de la Ville et la découverte de l'album *Una terra ci hè* du groupe A Filetta m'ont tout naturellement mis sur le chemin de mes racines corses.

Ici s'arrête ma préhistoire. L'aventure, la vraie, commencera une décennie plus tard.

## CHANTER À TOUS LES ATELIERS

Dans la cour désertée, les vieilles bâtisses de l'hôpital attendent sagement d'être démolies. Plus assez fonctionnelles, inaptés au service. Sous leurs orteils, des immeubles flambants neufs, semblables en tous points aux résidences de standing qui fleurissent alentour, trépignent d'impatience de sortir du sol. Dans quelques paires d'années, surgira du bitume le premier hôpital qui n'en aura pas l'air.

Curieusement, c'est là que l'histoire commence. Dans ce répit accordé aux vieilles pierres. Au milieu de ces promesses de décombres et de renouveau, qui pour l'heure figurent un décor charmant, suranné, avec une horloge sans aiguilles au fronton du bâtiment central. Comme une stèle qui rendrait hommage au temps irrémédiablement perdu.

L'homme est rond de corps et carré de visage. Il est affable et porte un polo bleu décontracté. Comme son habit ne l'indique pas, c'est lui le directeur de l'hôpital et l'homme-orchestre de ce vaste chantier de reconstruction. Je l'ai rencontré une semaine auparavant lors d'un de ces ennuyeux déjeuners de travail qui, d'ordinaire, font ployer la journée en son milieu. En l'occurrence, ce n'est pas le cas. Quelques points sur les i de nos patronymes suffisent à nous rapprocher. Et me voilà joyeusement embrigadé, au détour d'une conversation, dans un atelier de chansons corses qui va tout juste débiter au sein même de l'hôpital. Il ne saurait s'agir encore de polyphonie et l'horizon me semble pour le moment totalement hors de portée. Je n'y accéderai que deux ans plus tard.

Horloge arrêtée  
Les morts à égalité  
Avec les vivants

Une vaste salle, vieillot à souhait... Peut-être un ancien dortoir ou mouiroir des Petits-Ménages, ainsi que s'appelait jadis l'hôpital. Il nous a fallu pour l'atteindre, nous livrer à une improbable pérégrination dans des couloirs déserts, des escaliers obscurs, des dédales de pièces délabrées, des enfilades de souvenirs moribonds. Nous avons suivi des flèches indiquant invariablement «salle Warlope».

Et maintenant, nous y voilà, groupuscule du tout début, constitué de deux belles-sœurs septuagénaires, d'un père et de son fils de douze ans, du directeur de l'hôpital, de ma petite personne et donc, du maestro, un gringalet gauche et gêné comme nous le sommes tous. On se regarde en chiens de faïence, mais dès que Fred, comme nous n'allons pas tarder à l'appeler, se saisissant de sa guitare, entame *Bellu Zighizon*, le dégel est total. Deux heures plus tard, quand nous quittons la salle Warlope, nous avons bien du mal à nous séparer. Une belle et même vibration nous habite. Je viens d'en prendre sans le savoir pour seize ans (à l'heure où j'écris ces lignes) peut-être même vingt-cinq ou quarante ans de virus polyphonique et d'amitiés.

Les semaines s'enchaînent à vitesse grands vendredis. Pour rien au monde, je ne manquerai cette entrée en chansons dans notre week-end. Notre petit groupe s'étoffe, bientôt rejoint par Anne, ma sœur et son ami Jean, un Corse, un vrai qui a passé des décennies à enseigner aux petits îliens et n'a plus rien à se prouver. Il chante à merveille des chansons d'une autre époque : *A rustaghja*, *U mio mulinu* et apprend sans déplaisir les rengaines révolutionnaires qui constituent pour une bonne part le répertoire de l'atelier. Antoinette lui répond, non sans s'être fait prier, par une de ces *nanne* dont elle a le secret *Sott'à lu ponte*, *Ciucciarrella*, ou encore par le *Lamentu di Ghjuvan Camellu*.

Frédéric nous fait gravir avec peine les versants pentus de *L'Alta Strada*, un chant déjà polyphonique, le parcours d'une colombe messagère survolant la ligne de crête centrale de la Corse, son épine dorsale. Nous passons dessus au moins dix séances.

Nous transhumons aussi en entonnant à tue-tête *A Muntagnera*, cette chanson d'A Filetta que tant de fois j'ai écoutée.

Je jubile au milieu de cette rocaille de voix, antiques ou toutes jeunes.

Ligne de crêtes  
Une voix qui tombe à pic  
Camaïeu des bleus

À ce stade, tout le monde ne chante pas juste, loin s'en faut ; Arnaud mettra bien quelques années à tenir sa note avant de nous gratifier un beau jour d'une *sicunda* impeccable sur Barbara Furtuna. Et ce jour-là, en l'entendant, j'aurai vraiment envie de lui sauter au cou.

Je découvre une générosité, une envie de transmettre et d'apprendre qui dépasse de loin ce que j'aurais imaginé.

Un chant rocailleux  
Berce encore des petits  
Aujourd'hui bien grands



Les bases du chant corse sont simples. Elles tiennent sur une demi-feuille du paperboard de Maître Fred. La voix principale ou *sicunda* entame le chant ; la basse – *u bassu* – lui emboîte la voix. C'est elle qui structure la polyphonie. La *terza* (tierce ou voix haute), arrivant plus tard vient transcender le tout. Par ses *ricuccate* (prononcer « rioucades ») ou mélismes, elle apporte au *cantu in paghjella* ses ornements qui le rendent si unique.

Sur le papier, c'est facile. Mais le corps n'est pas un paperboard. D'ailleurs, nos séances sont assez peu papivores : aucune partition ne saurait figer ces chants qui passent depuis des décennies par le bouche à oreille. Des feuilles circulent bien sûr pour les paroles des chants et chansons que nous engrangeons

dans nos mémoires. Parfois même, une affreuse transcription phonétique, transformant les *u* finaux des mots en *ou* provençaux, fait son apparition afin de pallier les difficultés des plus obtus d'entre nous.

U bassu, le bœuf  
A sicunda, la brebis  
A terza, la chèvre

(Et le bourricot?)

La langue n'est pas le problème insurmontable que j'aurais cru. Du corse, je ne connais que quelques interjections ou onomatopées : *aiò!*, *umbèh*, *hè!*... Ou encore : *Zà!* ou *prucca!* pour faire avancer ou s'arrêter les ânes (l'un d'eux, peu sensible aux charmes de mon accent, manquera un jour de m'étrangler en m'envoyant sur la corde à linge de notre *curtalina*). Ce bagage est trop mince pour m'empêcher de trébucher sur les paroles des chansons et plus encore pour me permettre d'en comprendre le sens.

Un an à l'école de Benoît Sarocchi, dont le généreux Ivan me propose de suivre les cours particuliers qu'il lui dispense, suffira à m'épargner réflexions et sarcasmes lorsque j'attaquerai une *sicunda*. À force de les côtoyer dans des dizaines de chants, les mots me deviendront familiers. Ici s'arrêtera pourtant ma reconquête de la langue de mes ancêtres. Mes fâcheuses limites linguistiques, héritées de mes années d'apprentissage du grec et du latin, me conduisent à appréhender tous les langages de la terre comme des langues mortes, acquérant assez vite un bon vocabulaire et une compréhension écrite satisfaisante, mais étant dans l'incapacité d'aligner deux mots. Mon accent *pinzutu*, rebelle aux subtilités de l'accent tonique sur l'antépénultième, achèvera d'enterrer mes espoirs de devenir orateur de zinc à l'heure sacro-sainte du « Casa[nis] » au café du village.

Le f devient v  
Alternance vocalique  
Et le ghj fait dieu



Les premières fêtes me marquent. À l'époque, elles sont encore rares. Une soirée *pulenta-figatellu* égaye le premier hiver. Elle a lieu à la *Casa di u populu corsu*, un nom grandiloquent pour un endroit, certes mythique, mais somme toute modeste. C'est une salle d'environ 15 mètres sur 7, avec un coin bar chaleureux, des têtes de Maure en veux-tu en voilà accrochées aux murs, une bibliothèque corse que personne ne consulte et quelques coupes sportives glanées on ne sait où, témoins d'une époque de gloire. Et dire que l'espace a vu passer les chanteurs des plus grands groupes corses depuis les années 70 et qu'il se cachait dans une cour, juste derrière mon bureau de zélé fonctionnaire à la mairie d'Issy ! Pour l'heure, s'il est dissimulé, c'est avant tout sous une épaisse fumée. Pendant que Jean, Antoinette et Anne préparent la *pulenta à l'antica*, battant la farine de châtaignes comme elle le mérite, une fumée rustique s'empare du local, du quartier, de la ville. En ces temps d'insouciance on ne parle pas encore de pollutions aux micro-particules, ni d'alimentation vegan.



La salle Warlope n'est plus qu'un tas de gravats. Ce qu'il est advenu de son nom et de la mémoire de celui ou de celle qui le portait, je ne sais. Dans la partie toute fraîchement reconstruite de l'hôpital, Ivan nous conduit fièrement jusqu'à une salle de réunion directoriale. Ça sent bon le parapheur et le conseil d'administration, mais, pour ce qui est du chant, ce n'est pas très inspirant. De toutes façons, Ivan, de plus en plus accaparé par ses affaires, a déjà pris le large – ou l'étroit, suivant la manière dont on considère les choses.

Nous ne chantons dans cette salle que trois ou quatre fois. Un soir, en sortant, l'un de nous pousse des cris apeurés. Il vient de se faire courser par une pauvre malade d'Alzheimer, égarée dans les couloirs. Une autre fois, sans nous demander notre avis, l'ascenseur nous entraîne au sous-sol où s'offre à nous une scène digne de la *Guerre des étoiles* : des tortues – c'est ainsi que l'on nomme ces drôles de chariots robotisés qui transportent matériel et médicaments – se mettent à nous poursuivre. Nous remontons dans l'ascenseur. Plus de peur que de mal !

D'un pas de robot  
Égarée dans l'hôpital  
Une femme en blanc

Je franchis le pas qui mène de la chanson à la paghjella quelque temps plus tard. Voilà déjà deux ans que je fréquente assidument les ateliers de Via cantata à la Casa et m'époumone sur la guitare de Fred, avec toujours un ou deux temps de retard ou d'avance. Décidément, le rythme n'est pas mon fort. Si l'on considère que je ne sais pas non plus lire les notes, suis-je même un musicien en herbe ? Avec la polyphonie, à tort ou à raison, je pense avoir réglé au moins mon problème rythmique. Là, plus de pincements de cordes pour me donner des injonctions. Les phrases mélodiques s'étendent à ouïe d'oreille sans ponctuation aucune. Le chant me semble être ce que j'ai toujours voulu qu'il soit : une seule note tenue jusqu'à l'abîme.

Tenir la note  
Elle pourrait bien se briser  
Si je la lâchais

Je comprends vite que la paghjella constitue le noyau dur de la polyphonie corse, pour ainsi dire, le saint des saints. Son nom, qui signifie petite paire, lui est-il venu d'un temps reculé où elle ne se chantait qu'à deux voix (la sicunda et la basse) ou

de sa structure, formée de trois distiques (les *paghjelle* sont des sizains octosyllabiques) ? J'entends çà et là les deux explications. On apprend également que traditionnellement, chaque village possède son propre *versu*, c'est-à-dire tant sa propre version mélodique que sa manière particulière de chanter la paghjella. Parfois, les spécifications s'opèrent à l'échelle du hameau (*Versu di Mocu*).

Lance une paghjella  
Je te dirai d'où tu viens  
À trois maisons près

An 2005  
Entrée en polyphonie  
Pas en fanfare

Enfin, tandis que les chants sacrés peuvent tolérer opportunément plus de trois chanteurs (les basses étant fréquemment doublées, triplées, voire quadruplées), la paghjella ne se chante qu'à trois – d'où, pas son nom. Il n'est pas question non plus de lui appliquer quelques fantaisies de type contrechants.

Ces chants de comptoir  
On les chante sans compter  
Ni verres ni pieds

Alors que l'unisson était de mise au sein de l'atelier chansons, permettant à toutes les voix, même les plus timorées, les plus frêles, voire les plus défaillantes de s'exprimer, en polyphonie, les places sont chères, particulièrement en ce qui concerne la prise de la sicunda. S'ensuivent souvent dissensions, chicayas, bisbilles. C'est à qui *lamperà* le plus rapidement la sienne. À ce petit jeu, le capitaine, comme je le nomme intérieurement, sans doute parce qu'il est toujours accoutré en bleu (en réalité, il est magistrat) se révèle imbattable. Le corps penché en avant, la

main à l'oreille, il plante devant nous une diagonale parfaite et y va de son chant. Le plus souvent *Stamane e trè culombe*. Sa voix nasille comme pas possible. Dans un coin, prenant son mal en patience, Ceccè (prononcer Tchétché) grommelle (pour le coup, lui est capitaine!). Il ne lui dira ses quatre vérités que quelques années plus tard. Longtemps ruminées à l'intérieur, elles n'en sortiront pas moins vertes.



La Fête de la musique nous donne l'occasion de nous produire en public sans en avoir l'air ni le trac. Les arcades du Palais-Royal deviennent vite notre spot polyphonique pour le solstice d'été. Leur belle résonance. Le flux nourri mais tranquille des badauds qu'elles abritent. La proximité d'une bonne table corse. Tout y est.

De paghjella en paghjella, le public s'étoffe. Joie de partager notre passion et de mesurer l'effet de nos polyphonies sur des oreilles profanes.

Solstice d'été  
Dans la ville amplifiée  
Chant des artisans

Mais au fil des ans, trouver une place en ce moment festif, pourtant dévolu aux amateurs, s'avère de plus en plus difficile. Un soir, comme nous commençons notre tour de chant, des vigiles en uniforme nous prient d'aller brailler ailleurs (ça n'est pas dit comme ça, mais bon...). Un concert symphonique doit débiter dans une demi-heure. Les vigiles s'éloignent et ont tôt fait de rabattre une chorale antillaise d'au moins cinquante personnes. Eux sont venus de Sarcelles, accompagnés d'instrumentistes et sont visiblement aussi déçus que dérouterés. À cinq ou six, nous avons déjà plié nos bagages, c'est-à-dire nous-mêmes, tandis que les pauvres Caraïbes s'emploient à refermer leurs étuis

et autres boîtes de batteries. Des avantages de la polyphonie – corse ou non – sur tout autre forme de pratique musicale.

Chanter le maquis  
Entre rockeurs et rappeurs  
Jusqu'à l'éviction

Et puis un jour, nous vient le besoin impérieux de voler de nos propres voix, de quitter le nid douillet de l'atelier pour ne nous retrouver qu'à quatre ou cinq.

Il faut dire que ledit atelier, qui se fonde joliment sur l'idée de transmission, intègre chaque année un flot conséquent de débutants. En l'absence de véritables groupes de niveaux, la situation devient vite compliquée pour Fred. L'instauration de trois créneaux horaires successifs, à destination des novices, des moyens, des confirmés n'y change rien. Certains débutants se considèrent moyens et certains moyens, confirmés.

De plus quelques phénomènes, psychologiquement dignes d'intérêt, apparaissent. Je pense à cette femme sans âge que j'ai baptisée « Ultrasons » tant est improbable la voix, quasi imperceptible, qu'elle ose quelquefois à des hauteurs qu'aucun sifflet n'a jamais pu atteindre. On ne saura jamais si ses prestations ont eu quelque impact sur la gent canine des environs. On apprendra en revanche que le pauvre Fred redoute les assiduités dont elle le poursuit. Il a dû rencontrer sur le papier pareil cas dans le cadre de ses études de psychologie. Bientôt il nous faudra ruser pour pouvoir exfiltrer *u nostru caru professore* à la fin du cours.

## POLYPHONISTE AMATEUR

Avec Sylvie, Louis et Ceccè, nous nous retrouvons donc une fois par semaine dans la Chapelle Saint-Sauveur. Ce qui reste de l'ancien hôpital Corentin-Celton.

Aux murs, des peintures polychromes ; au centre, un piano à queue, et nous quatre, un peu perdus dans ces centaines de mètres carrés.

À l'époque, il n'est pas question de concerts ; simplement du plaisir d'être ensemble, de faire frotter nos voix les unes contre les autres sur nos chants préférés. *Da Sant'Andria di Boziu*, entonnée par Louis, qui évoque des mules et des nuages qui montent ou descendent dans la montagne. Ou les lugubres *Lode di u sipolcru* qui, je ne sais pour quelle raison, nous mettent en joie.

Sylvie possède un timbre grave et une voix plus âgée qu'elle de quelques décennies. Assez d'atouts pour lui permettre de mêler ses vibrations aux nôtres. Une anomalie en principe... Avec elle, cela passe bien, même si, par la force des choses, sa terza paraît plus sombre, moins transcendante, que si un quatrième homme l'avait prise. En outre, notre chanteuse fleurit bon l'immortelle, cette odeur hymne de notre île commune, ce qui ne gâte rien.

Le piano à queue  
Sans un son nous observe  
Dédain symphonique



Après nos séances de répétition, nos voix bien chauffées s'engouffrent dans le métropolitain. Les couloirs de la station Mairie d'Issy possèdent une acoustique incomparable. En nous entendant, les indifférents s'indiffèrent, les différents marquent

une pause. Quand survient notre métro, nous poursuivons, comme si de rien n'était, notre chant dans la rame. Ceccè a quelques scrupules à profaner ainsi le chant de ses ancêtres, mais il finit toujours par céder...

Un jour, on veut nous donner la pièce. Une autre fois et sur une autre ligne, nous nous mettons à égrener tous les noms des stations. Eux aussi, finissent toujours par céder et à rentrer de gré ou de force dans les octosyllabes de nos sizains.

Quinze ans après, j'entends encore Louis nasiller *Goobe-liins*, tandis que plié par le rire, je tente non sans mal de l'accompagner d'une basse.

Si nos prestations off sont généralement, sinon appréciées, du moins tolérées, un soir, à la station La Motte-Picquet - Grenelle, une Antillaise sort de son guichet et de ses gonds pour nous agonir de ses cris. Qu'en aurait-il été si nous avions chanté un zouk ?



À la maison, la situation devient vite intenable. L'aînée de mes filles, âgée d'une dizaine d'années, ne supporte pas d'entendre son père chanter à longueur de soirées. Dès la première note, même fredonnée, cris et hurlements envahissent l'appartement.

En escapade aussi, je prends l'habitude de tester l'acoustique des lieux visités. Tunnels, escaliers et surtout églises. Encore aujourd'hui, je ne peux rentrer dans une chapelle ou une cathédrale sans y aller de mon chant.

Interdit de chant  
Dans la langue des signes  
Reprendrais-je voix ?

Souvent, c'est au *Métro* ou au *Dernier métro* que le métro nous mène. Non, je ne parle pas ici de correspondances mais

des bars pittoresques où nous finissons nos soirées quand nous nous avisons, sur le coup de minuit, que nous ne nous sommes encore rien mis sous la dent. L'un des établissements est basque ; l'autre, tenu par un ressortissant de Bigorre. Nos chants y sont les bienvenus surtout lorsqu'ils croisent ceux des joyeux Bigourdans montés à Paris pour le Salon de l'Agriculture ou le Gaillac nouveau ! Jean-Claude a une gueule de berger, un accent qu'on voudrait embrasser et une carrure... de rugbyman, bien sûr ! C'est lui qui mène la danse. Son groupe Eths Bandolets est l'un des plus talentueux de tout le Far-South West. Il y a aussi, coiffés de bérets comme Paris n'en avait pas vu depuis longtemps, Germain et Bébert ! Entre une garbure et un cassoulet, ils nous apprennent *Le Refuge* et nous leur inculquons une *Biasgina*. Un bonheur d'entendre enfin un français polyphonique venu du fond des montagnes et des âges ! « Mon dieu que je suis à mon aise, quand ma Mie est auprès de moi / Tout doucement, je la regarde et je lui dis emmène-moi (bis) ».

Mais attention, parmi ce petit monde, si vous croisez « La Pince », et qu'on vous le présente, évitez de lui tendre la main ! Sinon, vous comprendrez vite son surnom.



Autant les *versi* des *paghjelle* font l'objet d'une vénération à tous crins, autant leurs paroles sont souvent matière à moqueries. Assez injustement d'ailleurs selon moi. De fait, on a tendance à minimiser, voire à remettre en cause, leur valeur poétique intrinsèque. La petite poule noire d'*Imprestami le to ale* (*Imprestami le to ale la mio ghjallinucciona nera* ; Prête-moi tes ailes, ma petite poule noire...) prête en réalité moins ses ailes que le flanc à la critique. Je me garderais bien de lui voler dans les plumes. Après tout, ces paroles ne sont-elles pas nées directement d'instantanés vraiment vécus d'une vie agro-pastorale, faite de labeurs, d'ennui et d'observation ? Et ce gallinacé auquel il est fait promesse de lui rendre ses instruments sitôt de retour du

pont d’Arena, n’a-t-il pas réussi ce tour de force de nous faire voyager en seulement 48 syllabes ?

Lieu dit - lieu chanté  
Pas un rocher, pas un pic  
Qui ne donne voix

Si l’on y regarde de près, les sizains relèvent des registres les plus variés. Souvent, c’est de la poésie d’un lieu qu’il s’agit : *Quandu m’arrizzu la mane / è ch’o ne / vecu lu sole ; ch’ell’hè nant’ à la muntagna / quella di / lu San Petrone...* (Quand je me lève le matin et que je vois le soleil se lever sur la montagne, le San Petrone...).

D’amour aussi fréquemment : *E parole di l’amanti / sonu cume / le stagioni...* (Les paroles des amants sont comme les saisons...). L’humour y est également présent en abondance, tel dans l’impayable *S’è tù sappissi lu male* : si tu savais le mal que tu me fais quand je te vois prier à l’église comme une sœur ; il m’échappe des paroles qui offensent le seigneur.

Dans ce corpus de plusieurs centaines de *paghjelle* dont les unes ne sont quelquefois que les variantes des autres, l’irrévérence côtoie les sentiments les plus sacrés, le blasphème voisinant avec le lyrisme de haut vol et la piété filiale. Mais d’entre toutes, la série des *Quandu* recueille ma préférence. Dans ces *paghjelle*, il est question de promesses d’un amour si durable que sa rupture, si elle pouvait seulement s’envisager, provoquerait rien moins que le chaos. *Quandu lu monte di Tagliu falerà in piazza à la chjesa... Tandù t’abbanduneraghju* (Quand le mont de Tagliu descendra sur la place de l’église, alors je t’abandonnerai). Ou dans un autre sizain : *Quandu chi lu primu trenu passerà per lu curventu* (Quand le premier train passera par le couvent... alors...).

Avec l’évocation de ces désordres causés au grand ordonnancement de la Nature, Shakespeare n’est pas si loin. À l’heure

de l'extinction massive des espèces, on pourrait trouver une sorte de valeur métaphorique dans ces paroles. Après tout, la cupidité de l'homme qui est à l'origine de ces désastres, n'est-elle pas l'autre nom de son manque d'amour ?

Bientôt, il me vient l'idée de renverser la proposition poétique :

*Ma lu Monte di Tagliu hè falatu in piazza à la chjesa  
Perchè t'aghju abandonata ?*

...

Une mélodie accueille ces paroles. Je viens de composer ma première paghjella.



À Calenzana, c'est l'heure des vêpres. Nous avons atterri à Calvi-Sainte Catherine il y a à peine une demi-heure et comme nous avons vu de la lumière dans la petite église du village, des confrères encapuchonnés qui avaient tout l'air de chanteurs, nous sommes rentrés.

L'office du soir n'a pas débuté. Avec Sylvie et l'une de ses amies, nous nous frottons en sourdine à un *Agnus Dei* de Balagne que celle-ci nous a montré. Soudain, une des capuches s'approche, écoute et me fait signe de venir rejoindre les confrères dans le chœur.

Je laisse Sylvie et son amie à regret mais quel honneur et quelle fierté de me voir adoubé ainsi, avec une telle générosité. Je connais quelques chants, pas tous ; je parviens à peu près à glisser une basse en me calant sur les confrères.

Pendant l'office, le prieur de la confrérie (c'est lui qui m'a invité) a le temps de me glisser qu'il maîtrise treize messes corse différentes. Je découvrirai plus tard que ce Tumasgiu est un vrai personnage, auquel le groupe polyphonique U Fiatu Muntese a consacré une chanson.

Entre deux antiennes, je le vois s'emparer de son portable et lui murmurer quelques mots. Quand il a raccroché, il me

confie : « Je fais aussi croque-mort. Un dur métier. On m'appelle jour et nuit ».

Ces vêpres dites, je quitte l'église, avec en mains le livret de la confrérie. Je l'ai conservé jusqu'à ce jour tel un trésor, témoin d'un de ces rares moments de grâce que l'on peut vivre dans une vie.



*A vede lu da luntanu / Pianellu / Pianellu mi pare un forte*  
(À le voir de loin, Pianellu, Pianellu m'a l'air d'un fort).

Par une sorte de translation géographique, ce sont ces paroles qui me viennent à l'esprit lorsque je songe au couvent de Corbara, posé à flanc de montagne, telle une boîte géante oubliée par le temps. Que la boîte s'ouvre, et se déploie, comme par magie, une guirlande de pierres ocre : l'enjambement régulier des arcades du cloître. La lumière est partout, ricoche sur les colonnes, rebondit sur le palmier central pour disparaître dans une grande tache d'ombre au sol et rejaillir plus loin. Des « petits gris » ainsi que l'on nomme les frères de Saint-Jean qui ont repris le couvent quinze ans auparavant apparaissent çà et là, rentrant et sortant par des portes qui ne cessent de se dérober. Près du palmier, de grosses tortues d'Hermann, furieuses sans doute d'avoir été ainsi cloîtrées et contraintes à la vie monacale, se ruent sur moi et manquent de me manger les chaussures.

Dans mes souvenirs, je l'ouvre souvent cette boîte, car c'est là que j'ai ressenti un jour, à la faveur d'un stage, comme jamais auparavant ni ensuite la puissance libératrice du chant. Les parois de mon corps s'effondrent. L'horizon se lève, comme la barrière d'un passage à niveau à l'approche d'un train. Une barrière qui mettra un bon mois avant de retomber.

À psalmodier  
On passerait bien sa vie  
Loin des vanités

*Ave maris stella. Magnificat angeli domini. Et exultavit...*

Au cours de ce stage de chant grégorien animé par Jean-Etienne Langianni, je retrouve mon latin. Pas celui des cinq ans de versions bi-hebdomadaires et de fréquentation assidue du Gaffiot. Non, au contraire, celui du grand Mystère qui se refuse à toute traduction pour mieux s'offrir à l'infini des sonorités.

Dans l'oratoire  
Affalé sur le lutrin  
Un antiphonaire

Le maître, après l'avoir frappé sur un coin de la table, porte le diapason à son oreille et distribue les voix, de la plus ténébreuse à la plus céleste. Très vite, une étonnante nappe sonore se met en place. Ce grégorien-là n'a que peu à voir avec celui de Solesmes, morne plaine des voix. Il tisse un paysage vocal tout de monts et de creux, de pics et de vallées. Ainsi l'ont peut-être chanté, à une époque reculée, les moines de Corse avec force *ricucate*... Ce que l'on pourrait appeler une reconstitution phonique s'avère des plus réussies. Jean-Etienne Langianni est un disciple de Marcel Pérès.

Autour du maître  
Une ruche vocale  
Vêpres en faux-bourdon



Les trois coups comme au théâtre. Mon heure est-elle venue? Est-ce Dieu qui m'appelle ainsi frappant sans ménagement la porte des toilettes et vociférant?

Dieu, non. Mais le Diu, ainsi que nous n'allons pas tarder à le surnommer. Ce stagiaire un peu particulier, à l'accent et à la nonchalance à couper au couteau (hormis pour ses lubies), m'est tombé dessus à la première pause sanitaire. Une envie

pressante de fonder un groupe!

En cinq minutes, tout est dit. Je ferai la basse dans *Stu cantu*, lui, la *sicunda*, Sylvie, la *terza*. Pierre, que je connaîtrai plus tard, la basse profonde.

Le stage reprend. Durant une semaine, chaque pause, chaque soirée nous voit filer dans l'oratoire et répéter. Au bout du compte, un programme est au point et il est convenu que nous nous retrouverons au printemps, lors du prochain stage que Jean-Etienne doit donner dans le village du Diu.

Un homme pressé  
Vraiment pas de chant à perdre  
Affaire conclue

Août 2009. À la gare de Saint-Gervais-Mont Blanc, quelle surprise de tomber, sac encore sur le dos, sur nos visages partout placardés!

Anne, une stagiaire suisse, rencontrée chez le Diu trois mois auparavant et devenue notre groupie, nous avait parlé de venir donner dans ses montagnes un petit concert. Le soir même, nous nous retrouvons à chanter dans une église comble. Trois ou quatre cents personnes. Pour une première!

En haut de l'affiche  
On ne s'est pas vu monter  
Déjà décollée

Le Diu est un être étonnant. Le soir, au chalet, il se met à piquer du nez au milieu d'un chant pour mieux le reprendre en marche quelques notes plus tard, les yeux toujours fermés.

Ses jugements sont sans appel, d'où peut-être son surnom. Il a l'autorité de ceux qui parlent peu et à voix feutrée pour mieux vous obliger à dresser l'oreille. Son langage procède pour l'essentiel d'onomatopées et d'interjections: *hè!* *umbèh!* *Aiò...* On ne saurait être plus corse.

Hélas, derrière le personnage, la belle sicunda, le passionné, pointe assez vite un autre visage. Comme certains investissent dans des immeubles de rapport, c'est bien un groupe de rapport que l'homme déjà moins dieu a fondé pour lui assurer quelques suppléments de revenus, en plus des locations saisonnières qu'il possède à la plaine. Bientôt, les répartitions léonines des recettes des concerts auxquelles il se livre à son profit auront raison de notre groupe. Et nous voilà vite remplacés sur le site internet de Stu cantu par de nouveaux visages.



De la dizaine de concerts que nous donnons ensemble, celui de Tourves reste le plus mémorable. Tandis que la voiturette de Pierre nous conduit tranquillement depuis Aix-en-Provence jusqu'à la montagne varoise, son chauffeur demande incidemment au Diu s'il a pris contact avec le curé. Un *umbèh*, suivi d'un «le curé bien sûr, il doit être au courant» tient lieu de réponse.

Une heure plus tard, nous voici tout guillerets arrivés au village. Après un pot tranquille et bien mérité, nous nous dirigeons vers l'église pour reconnaître les lieux et là, nous nous heurtons à une porte close. Devant, un petit attroupement au sein duquel pointe une certaine fébrilité. Et pour cause : le curé, furieux que personne n'ait daigné le contacter, a disparu. Avec dans sa poche, les précieuses clés de l'édifice. Cela fait plusieurs heures que les villageois le cherchent.

Après quelques discussions, le groupe se scinde. Une partie continue la battue ecclésiale. L'autre, dont nous sommes, part pour le gymnase. Là, un régisseur municipal commence déjà à s'activer afin de nous ménager une solution de repli.

Notre concert a été annoncé à la radio, dans la presse, sur les murs et c'est un peu le clou du festival.

À contre-cœur, nous nous prêtons aux essais micro – peu concluants pour nos chants – et autres balances, quand fait irruption le petit homme agité de tout à l'heure, probablement

le responsable du festival. Le curé a été retrouvé. Après force pourparlers, il a accepté de rouvrir l'église.

Nous nous rendons donc tout penauds à celle-ci, nous attendant à nous faire sermonner par quelque sévère prélat en soutane, lorsque, parvenus à l'entrée de la nef, une pluie – que dis-je? – un bombardement d'injures, de M., de P. et de N. de D. nous tombe dessus; le curé est un prêtre ouvrier qui a dû conserver de ses années d'usine un lexique moins fourni que fleuri.

L'orage passe. Le concert a lieu. Le bonhomme enthousiaste, qui se tient debout, face à nous, à la porte d'entrée, ne cesse de lever haut les bras, dès que nous finissons un chant.



Le cantu in paghjella, comme tous les chants de la tradition, a pour fonction d'accompagner les petits et grands moments de l'existence. Le labeur (cf. *A tribbiera*, célèbre chant de battage), les fêtes bien sûr, et les décès, tragiques ou non. Nous ne l'apprenons que trop tôt avec la mort de notre ami Jean, survenue tandis que j'étais en stage chez le Diu. C'est pour lui que j'entonne mon premier requiem dans l'église pleine de La Salette, à Paris. Mes jambes flageolent. Les basses de Fred et de Ceccè me sont d'un vrai soutien. La terza de Sylvie pointe le ciel où Jean doit se tenir, ses bagages tout juste défaits.

Bien d'autres messes suivent. Deux cousines à Lentu; la grand-mère de mon épouse; un cousin en Savoie. Je les accompagne en monodie vers leur dernière demeure. Et des inconnus, beaucoup d'inconnus.

Une belle coutume veut qu'à chaque décès d'un compatriote, les chanteurs des environs de Paris dont *Via cantata* fournit le gros des troupes, se mobilisent. Il suffit d'être trois. Bien sûr à quatre ou cinq, c'est mieux. Pour les basses qui se doivent de vibrer en ces sombres instants.

Aussi, chacun essaye de se rendre disponible. Il m'arrive de poser un jour de congé pour assurer ce service.

Un peu de terre  
Une pelletée de notes  
In Paradisu

Un jour, on nous annonce que nous allons probablement devoir chanter la messe pour un défunt la semaine suivante. La semaine suit mais toujours rien. On nous demande de patienter un peu. Pas de nouvelles... Nous a-t-on vendu la peau du défunt avant de l'avoir tué ?

Une autre fois, tandis que nous nous sommes engagés pour une messe d'enterrement le lendemain, nous apprenons que le trépassé n'est autre que le fameux Dédé la Sardine. Nous nous attendons à chanter dans une Basilique Notre-Dame des Victoires archi-comble. Bernard Tapie, faisant fi de sa brouille avec son ex-associé, sera là, ainsi que quelques émirs et autres oligarques russes.

Il n'en est rien. Certes, devant la basilique, des mines patibulaires en uniforme ou en civil laissent deviner la présence de gardes du corps. Pour autant, à l'intérieur, l'église est presque vide. Constitué ou non, le corps s'est barré, en dépit des gardes.

La mort,  
Tous les filous sont saints  
Messe de requiem

Le plus poignant de ces services funèbres reste pour moi l'enterrement de Lesia. Je ne la connaissais pas. C'est la fille d'un autre Ceccè, un chanteur de l'atelier d'une promotion précédente que je n'ai vu qu'une fois. Dix-huit ans. Frappée par une méningite foudroyante qui l'emporte en huit jours.

Tout son lycée est là. Une assemblée de mille personnes dont les trois-quarts extrêmement jeunes remplit l'église Saint-Merry. Soixante-dix ans plus tard, peut-être n'eût-elle été pleurée que par vingt, dix, quatre vieillards, aux cheveux aussi clairsemés qu'eux-mêmes.

*Requiem aeternam dona eis domine.* Dès les premières notes, nous sentons qu'il nous faut « envoyer » tant en raison de l'acoustique rendue difficile par la présence de la foule compacte que pour soutenir la peine, l'incompréhension et notre propre émotion.

À peine achevé l'*introït* de la messe des défunts, des pleurs se font entendre. Nous redoublons de voix avec le *kyrie*. Sans doute, jamais, n'ai-je tant lâché ma voix, surpris moi-même de l'entendre tenir à ce volume. J'aurai peine à l'empêcher de s'étrangler lorsque sur le *Dio vi Salvi Regina* final, le père en-deuillé viendra me saisir par le bras et étoffer nos basses.



Se trouver un nom pour un groupe constitue une question des plus épineuses qui peut susciter les premières frictions. *A timpesta di cerbellu* (le brain-storming) prend inévitablement la forme d'une liste qu'on croirait de courses à faire au supermarché. Chacun y va de sa petite idée : L'Altagna (l'aigle), L'Altagna in volu, I Paghjellaghji, L'Adamante, du nom de l'esprit malin des montagnes.

Ceccè suggère en plaisantant : I Mulineri di qui (notre fief n'est-il pas situé à Issy-les-Moulineaux?) ou encore L'Incatariti car l'hiver parisien nous voit toujours plus ou moins enrhumés.

Si les célèbres Chjami Aghjalesi n'ont pas eu de scrupules à cet égard, il nous faut aussi faire attention à la prononciation du nom en français. Ghjinestra di ghjunghju (genêt de juin) pourrait ainsi poser quelques problèmes.

Et puis un jour, comme le concert approche et que nous sommes priés de fournir à l'organisateur des éléments de communication, nous optons pour Oghje o Mai (aujourd'hui ou jamais), subtilisé au chant de ralliement des paolistes, *A Palatina*.

Un autre de mes groupes (un an d'existence, deux concerts) s'appellera Andemu ! Mais c'est finalement sous la bannière des saisons (E Stagione) que je serai amené à chanter le plus.



Courtomer. Un nom qui ne paye pas de son. Un village de derrière le brouillard à seulement quelques dizaines de kilomètres de Paris.

Après le concert, l'un de nos tous premiers, dans l'invariable bistrot qui semble suivre le voyageur à travers la France, nous n'échappons pas au cassoulet dont le fumet étrange – pas franc du collier de porc – nous avait accueilli à l'entrée du village.

Plus tard, sur les routes de Bourgogne où nous donnons notre quatrième tournée de concerts, nous découvrons que dans ce même bistrot qui nous a pris en filature, on ne sert bizarrement que du vin d'Alsace.

Couper au couteau  
Brouillard et charcuterie  
D'une même lame

Les spécialités  
Ne sont plus d'où elles étaient  
Papilles étonnées



Faut-il prendre le zinzin ? La question des débuts a tôt fait de se transformer en : n'oublie pas le zinzin !

Le petit objet mériterait d'être élevé au rang de grand bidule, au même titre que l'odradek de Kafka ou que le barbarin fourchu de Boris Vian.

C'est une jolie chose, ronde et argentée qui tient juste dans la paume de la main. Dessus sont gravées des lettres allant de A à G ainsi que des signes dièse et bémol. Sur la tranche, en dessous de chaque lettre ou caractère, une encoche où l'on glisse ses lèvres.

Le zinzin, parfois remplacé par une sorte d'harmonica, son homologue en barre, nous sert à nous donner la note de départ des chants. Une hérésie au regard de la tradition où basse et terza doivent pouvoir se caler sur n'importe quelle sicunda. Une nécessité pour nous, sauf à prendre des risques inconsidérés : entraîner les basses vers des profondeurs telluriques ou condamner la terza à adopter une voix de fausset. Dans ce contexte, les scrupules sont bien vite remisés, d'autant que nos groupes de prédilection (A Filetta notamment) n'hésitent pas à recourir au machin. Je veux dire au zinzin.



En contrepartie de nos répétitions à la chapelle Saint-Sauveur, c'est bien volontiers que nous apportons de temps à autre une bouffée d'air polyphonique aux patients de l'hôpital. Tantôt dans le petit jardin du secteur psychiatrique fermé, tantôt dans les unités Alzheimer. L'accueil est sympathique et chaleureux, même si des petits cris, des rires nerveux, des ronflements ne manquent jamais de saluer nos prestations.

Ce jour-là, dans l'ascenseur, deux enfants d'un patient échangent sans prendre garde à notre présence. Leur parent semblait terrifié lorsqu'il leur a confié avoir assisté à une messe noire.

Sans demander notre reste, dans nos tenues corbeau, nous filons doux vers la sortie !

Le fameux habit  
S'il ne fait pas le moine  
Trahit le sorcier



Le problème avec nos polyphonies, c'est le quorum. Il n'est certes pas très élevé mais si nous ne sommes pas trois, nous ne chanterons pas bien loin.

Avec nos hivers parisiens émaillés de rhumes, de bronchites et d'enrouements, de pannes de RER et de périph' embouteillé, la situation se présente immanquablement. Et dans ce cas, pas d'autre choix que d'entonner le seul chant à deux voix de notre répertoire: *Lettera à mamma...* Un *paghjolu* poignant dans lequel un poilu fait prisonnier en Allemagne (*in l'aria Prussia à punente*) interpelle sa mère.

Les premiers enregistrements de chants corses ont été réalisés en 1916-1917 dans les camps de prisonniers de la lointaine Germanie.

Par-delà les décennies, je prête un jour ma plume à la mère de l'infortuné prisonnier qui ainsi lui écrit :

*Figliolu risponde nùn po. A sò chì in sognu t'aghju intesu.*

*E li to guai, u mio core, à l'aritrosa l'anu messu*

(Fils, tu ne peux me répondre. Je le sais car je t'ai vu en songe.

Et tes malheurs ont mis mon cœur à la renverse).



Chanter dans mon village me remplit d'émotion.

Les voûtes de la maison possèdent une acoustique à rendre muettes toutes les cathédrales. Le premier palier est sans conteste l'endroit idéal. Remontant de la terrasse inondée de soleil, je ne peux m'empêcher d'y faire une pause vocale.

Dans l'escalier

Où s'arrêtaient les mulets

Faire monter son chant

Le caveau de famille, une arrogante chapelle surplombant le cimetière du commun avec une morgue de *sgìd* tout à fait épouvantable, m'apparaît, quoi qu'il en soit, propice pour réviser la messe des défunts. Pas de quoi impressionner la colonie géante de fourmis rouges qui y a élu domicile. Ni encore moins,

de quoi réveiller les ancêtres en leur dernière demeure. Enfin, qui sait ?

Deux cents ans après  
Un requiem aeternam  
Des défunts choyés

Un jour, un entrepreneur, convié à inspecter l'état préoccupant du caveau, m'informe : mes cantiques entonnés à pleins poumons pourraient bien, sinon faire tomber le toit de celui-ci, du moins, fragiliser encore davantage l'édifice. Pour le chant au tombeau, c'est mort !

Tombeau dédaigneux  
Peu commun des immortels  
Avec les fourmis



L'Histoire ne dit pas s'il y eut de grands chanteurs à Lentu. Il est trop tard pour la mémoire.

Je me souviens d'un vieux que ma soeur avait fait monter jusque sous nos fenêtres l'été suivant notre mariage et qui nous avait interprété une belle sérénade. Ma Tante Annonciade, dans ses meilleurs jours – venait-elle de gagner à la scopa ? – nous gratifiait d'un *A mezzu mare* ou d'un *O signore cosa ci hè*. Laurent V., sur son grand âge, vif et filiforme, venait aussi parfois chez nous, guitare en bandoulière, pour une veillée improvisée. Il avait été agent de police à Shangai et en avait gardé un beau maintien ainsi que des yeux quasi bridés.

Je me prends de sympathie pour Toussaint. Difficile de l'éviter. Il habite la place de l'église dont il hante souvent les marches. Nous avons en commun la passion du chant. De nous deux, c'est certainement lui le plus poète. Incontournable et

décalé, il manie l'art de la *macagna* comme peu d'autres, ce qui lui vaut de ne pas être aimé de tous.

Ses talents de chanteur sont singuliers. Il est bien difficile de poser une basse sur sa voix basse et granuleuse de fumeur. Une *terza* parfois. Ou plutôt un contre-chant. Ses dons de compositeur ne sont pas moins étranges. Nous passons de beaux moments à tester à l'église son *Venga Ghjesu*, un cantique de son cru aux sonorités vaguement médiévales. Le résultat s'avère assez encourageant. Parfois, une tête, suivie d'une autre, passe l'embrasure de la porte. Les compositions qui suivent me semblent si alambiquées que, d'un jour à l'autre, au grand dam de Toussaint, je peine à en retenir les enchaînements de notes.

Ombre du clocher  
La silhouette d'un voisin  
La fait ricocher

Toussaint n'a jamais bu une goutte d'alcool de sa vie et évite le bar. Peu familier des lieux moi non plus, c'est accompagné de mes amis chanteurs que je m'y ose la première fois.

Les samedis soir d'été, on y boit, on y mange, on y chante, comme dit la chanson. Bien dans mon élément en ce premier jour, j'étonne les habitués par ma bonne connaissance du répertoire et ma maîtrise, plus que satisfaisante pour un quasi *pinzutu*, d'à peu près tous les chants. Je viens d'accomplir mon *riacquistu* par le versant du chant. Mais pour cela, il m'a fallu sacrifier au rite du pastis et des tournées.

Les aiguilles ont tourné. De retour au bercail, je trouve porte close. Je n'éprouve aucune difficulté à m'endormir sur la balancelle de notre terrasse.

Tous un peu cousins  
Les maisons sont abolies  
Une vie de village



Moment tant attendu (cela fait déjà dix ans que je me livre aux joies de la paghjella), le pèlerinage à Rusiu finit par arriver. Situé dans le centre-est de la Corse, le village est considéré par les connaisseurs, avec son voisin Sermanu, comme une sorte de Mecque de la paghjella. C'est là que Félix Quilici, dès les années 1950, a pu recueillir de la bouche des anciens des chants immémoriaux qui constituent l'essentiel de son fonds. À partir de son travail, dans les années 1970-1980, des groupes polyphoniques tels les Chjami Aghjalesi, ont réalisé des enregistrements plus audibles à nos oreilles occidentalisées, uniformisées rocknrollisées. Les versions du fonds sont à vrai dire brutes de décoffrage. Les chanteurs, à l'instar de Ghjuliu Bernardini, père des fondateurs d'I Muvrini, y sont déjà âgés. Des voix chevrotantes, *montagnole* sans aucun doute. Mais *spurgulate di cannella* (claires de la gorge) forcément moins qu'avant.

Ceccè donc m'emmène dans ce bastion de la tradition. Un beau village puisqu'on y voit le San Petrone comme à Lentu. La vue s'y mérite encore davantage : il faut suivre 15 kilomètres d'une route sinueuse avant d'y parvenir.

Après la messe en paghjella, un magnifique *Te Deum* accompagne la procession. Je bois du petit lait. Au bar, là-haut, c'est autre chose... que je bois, que j'entends. Outre les paghjella, une jolie *Arietta* chantée mezzo voce par Doria Ousset dans le brouhaha des conversations et tintements de verres ne me laisse pas indifférent. Le *Lamentu di u banditu* me poursuivra pendant plusieurs jours. J'en découvrirai un peu déçu la version originale, napolitaine. Les heures passent. La pietra, le pastis, auxquels succède bientôt un improbable «rhum des îles», de surcroît périmé depuis plusieurs années, auront raison de ma conscience. Et ce, pour la première fois de ma vie et la seule j'espère ! Ceccè me ramène au milieu de la nuit claquant des dents à sa voiture.

Le lendemain, à Corte, lorsque je me réveille et consulte ma montre, je m'emporte : oh non ! Elle s'est encore arrêtée.

Moi qui viens d'en changer la pile. En fait, la montre fonctionne bien. S'il est deux heures, c'est de l'après-midi !

L'année suivante, le deuxième passage à Rusiu n'a rien à voir. Après la messe et la procession, nous nous retrouvons en bas du village, relégués à l'entrée d'une espèce de discothèque improvisée où rentrent et sortent des flots d'ados et de préados. Le bar du haut est fermé cet été.

Avec Faustine, une amie de la Casa, et Ceccè, nous lançons quelques paghjelle pensant que dans le boum-boum ambiant elles passeront inaperçues. Un chanteur du village dont je tairai le prénom bougonne, nous jetant des regards noirs, avant de nous faire la leçon : visiblement notre *versu* n'est pas à son goût !

Le gardien sourcilieux de la tradition ne trouve rien à redire en revanche au bruit d'essoreuse de la techno qui envahit toutes les *pieve* de Castagniccia et interdit l'échange.



Retour à Issy où ça n'est plus Via cantata mais Corsu cantatu (l'avenue chantée). Un joyeux esprit de transmission fondé sur l'écoute et la pratique attire des élèves toujours plus nombreux aux ateliers de paghjella et de chansons, animés désormais par Ceccè et Ange, ainsi qu'aux cours de langue de Hyacinthe.

Ici, pas de surenchère à la corsitude. Les amateurs sont les bienvenus, fussent-ils *pinzuti*, noirs ou berbères ! Si l'écoute reste bien sûr fondamentale, un petit livre à spirales (appelé tantôt *librettu*, tantôt *librone*) circule de mains en mains. Grâce au travail de fourmi de l'ami Loïc, des centaines de paroles de chants et de chansons s'y trouvent consignées avec mention des noms de leurs auteurs et compositeurs.

Aux *serate*, on cherche parfois le *Lamentu di u Prigiuneru* à la lettre L avant de le trouver à U, article oblige.

Si vous passez par Lentu, un exemplaire de ce *librettu* se trouve au bar. Peut-être en est-il ainsi aux comptoirs des bars des

365 villages de l'Île. J'aime à le penser.

Au tout début, le *librettu* n'était qu'une feuille recto-verso avec, d'un côté les paroles des chants sacrés, de l'autre, celles des *terzetti* et des *madricale*. Une feuille que j'ai conservée longtemps dans l'étui de ma carte orange.

Prendre les chansons  
Beuverie bien ordonnée  
Dans l'ordre alphabétique



Peut-on s'éprendre d'un chant ?

C'est en 2010 que je m'amourache du *Lamentu di Ghjesù*, une composition de musiciens balanins datant déjà d'une trentaine d'années et magnifiquement interprétée par Michè Paoli du groupe Tavagna. En quatre couplets, sur un mode des plus poignants, la Passion du Christ y est dite, les tourments du pécheur faisant écho aux souffrances du Rédempteur. D'impressionnants bourdons soutiennent la monodie.

J'interprète cette lamentation pour la première fois en Haute-Savoie, avec un bel accueil, au café d'un village après un concert. Tant d'autres fois suivront.

Le morceau constitue un moment fort de nos concerts. « Vous m'avez fait presque pleurer ! » vient me dire une petite dame – jamais la même – à la fin de nos prestations. Et moi de rétorquer déçu : « Seulement presque ! ».

En vérité, ce chant, je le peaufine tous les matins avant d'entamer ma journée de travail. J'arrive à la Médiathèque une demi-heure plus tôt, m'installe dans le petit auditorium, m'empare du zinzin, lui demande un si et m'exécute. À la même heure, d'autres font leur jogging. Quand je sors de la salle, je croise la femme de ménage, la salue l'air de rien et m'attelle à mes tâches de bibliothécaire. Plus tard, lorsque je change de

poste pour travailler au centre-ville, c'est à la Casa que je me lamente au quotidien.

Je crois bien qu'entre 2010 et 2017, j'ai dû chanter le morceau deux mille fois... que multiplient les six minutes minimales réglementaires. Deux cents heures passées à me lamenter «à blanc». Autant dire à prier de tout mon corps.



Il ne saurait y avoir de fidélité sans petite incartade. Après avoir entendu à la Maison de l'Europe et de l'Orient le fabuleux Trio Tzane dirigé par Xanthoula Dakovanou, j'en viens à succomber aux charmes du chant grec. À la faveur de stages que Xanthoula dispense, je découvre le rébétiko, les chants migrants, le répertoire grekaniko. Plus proche de mon univers vocal, celui-ci m'attire particulièrement.

Parfois Taxiarchis nous accompagne à l'accordéon. Quel étonnant instrument, qui peut aussi bien inviter à la danse que prêter un bourdon des plus sombres à un chant byzantin. Souvent, c'est le santour d'Ourania qui est de la partie. La musicienne, droite, sinon hiératique, se tient devant sa table à sons, sa baguette dans les airs.

Cet univers me devient cher, les mélismes de Xanthoula m'impressionnent. La virtuosité dansante de Taxiarchis aussi. Tous deux sont bientôt des amis. Pour eux, j'organise un stage de chants grecs au couvent de Corbara, suivi d'une mini-tournée de concerts qui passe par Lentu, Cervioni avec le groupe A Ricuccata et se termine à l'église grecque de Cargèse. Leur surprise de se retrouver dans des paysages si familiers. Notre étonnement de nous voir hébergés dans les appartements du Pope au presbytère.

L'été d'après, je suis mes amis jusque dans le village épirote de Xanthoula. L'Albanie n'est qu'à quelques kilomètres. La polyphonie est rude. Le stage se clôt par la fête du village. Une

nuit incroyable au son lancinant de la clarinette. J'entre dans la ronde, lente, extatique. Une image de métal en fusion s'impose à mon esprit. La clarinette ne quitte pas mes tympan une semaine durant.

Un toit sur le Bosphore. Au loin, la Grande mosquée, Sainte-Sophie. Les cris des mouettes se mêlent aux accents du oud.

Sur les enregistrements des séquences du stage, on entend Giorgos nous encourager d'un « again again » (il prononce « a » la voyelle initiale). Ou bien nous enjoint-il de recommencer.

Galata en vue  
Les Génois nous jouent des tours  
Où que nous allions

Le Fil du rêveur s'est tissé au gré de ces incartades helléniques.

Magali fait plus grecque que nature même si ses seules origines sont normandes. Je l'ai rencontrée à l'un des stages de Xanthoula. Assez tôt, nous avons mêlé nos voix sur quelque polyphonie du sud de l'Italie (*Mare maje*), chant français médiéval ou chanson macédonienne.

*J'ai remonté le cours mystérieux d'une voix* constitue notre première création ; Magali chante, Sébastien l'accompagne au violoncelle. Quant à moi, je me contente de les écouter. Après tout, en tant qu'auteur du poème, j'ai déjà largement accompli ma part du travail.

D'autres compositions suivent ; souvent à partir de mes poèmes ; parfois, de ceux de mes amis ou de quelque invité de renom : Goethe, Hermann Hesse...

Bientôt, nous enchaînons des récitals poétiques et musicaux, avec des chants en grec, turc, corse, italien, grekaniko, allemand, serbo-croate, bulgare, occitan, français... D'autres musiciens nous ont rejoints : une violoniste et un guitariste de talent.

Un bout d'aventure avec eux, le temps d'enregistrer un peu trop vite un CD et le groupe se reconstitue. Avec un clarinettiste-percussionniste; quelle émotion la première fois lorsque je me suis entendu chanter accompagné du violoncelle de Sébastien! Il me semblait que ma voix s'était faite d'acajou.

Dans le vague des yeux  
L'idée  
Perd le fil du rêveur

En revanche, l'exotisme n'a pas trop la cote au sein d'E Stagione. À part *A me Brunedda* et *Hegoak*, deux chants respectivement sarde et basque, depuis longtemps entrés au patrimoine chanté des Corses et que nous interprétons en fin de concert, il est difficile de convaincre Ceccè de franchir les frontières! Passé la Castagniccia, point de salut! Les chants de Balagne ou du Nebbiu que j'affectionne particulièrement rentrent avec peine dans notre répertoire. Et c'est à contre-cœur que Ceccè finit par prendre un bourdon sur *Bindispera sopeli*, un magnifique chant géorgien dont la tonalité n'a rien à envier à nos chants de joie, telles les laudes du sépulcre! « Ce monde crépusculaire devient encore plus sombre » préviennent les premières paroles du chant. Un Géorgien y retrouverait-il « ses petits » en nous entendant? Avec Eudes, nous nous chamaillons sur la bonne façon de prononcer tel ou tel mot. Sur le troisième couplet, un trop plein de *bodé bodé* ne manque pas de nous faire sourire.

Notre participation à un projet très World music initié par un joueur de cithare vietnamienne s'avère être l'expérience de trop. Le musicien est venu nous trouver au sortir d'un de nos concerts de polyphonies pour nous exposer ses plans.

La semaine suivante, sur d'improbables pincements extrême-orientaux, nous tentons de poser une *Biasgina*. Nous essayons aussi de placer nos trois voix sur *Le chant du merle*, un incontournable du répertoire vietnamien si l'on en croit notre

joueur de cithare. Tandis que nous nous regardons en faisant la moue, Bao affiche un large sourire de satisfaction. L'enregistrement en studio est programmé pour dans trois semaines et dans deux mois, il remportera les Grammy Awards.

Le CD sort un peu plus tard. Nous y côtoyons des Écossais, une étonnante chanteuse d'Asie Centrale, une autre, brésilienne, des Africains aussi, avec sur tous les morceaux, l'inévitable « ding-ding » qui assurera le succès du disque dans des contrées lointaines. « Above the wall », nous commençons à nous perdre.

L'oreille pincée  
À chaque son de cithare  
Son lobe tout rouge



Le mariage de Ceccè restera dans les annales.

Loin de sacrifier au rite de la Jaguar ou de je ne sais quelle voiture nuptiale de luxe, les mariés se sont rendus en bus, de la mairie à l'École Militaire où a lieu la réception. Au début, le dîner se déroule dans une ambiance sympathique mais somme toute un peu guindée, cadre prestigieux oblige. Pourtant, au bout d'une ou deux heures, un phénomène mystérieux se produit. Les salons, désormais peuplés quasi-exclusivement de femmes, se sont très largement vidés. La piste de danse est devenue un vrai Sahara. Parfois, l'une de ces dames se lève, cherchant, un peu inquiète, son ami, son époux.

Des bruits de voix enfin guident la gente dame jusque... aux toilettes des hommes... où une assemblée aussi nombreuse que survoltée lance paghjella sur paghjella! Ah, si Hyacinthe et moi n'avions pas été aussi synchrones dans l'expression de nos besoins sanitaires et vocaux!



Les meilleurs moments restent les tournées. Grâce à l'enthousiasme d'une aficionada, au cours de quatre ou cinq virées, nous essayons la paghjella à travers la Bourgogne. Garchizy, Toucy, Villeneuve, Tonnerre et j'en oublie, nous ouvrent grand les portes de leur église. Souvent, celle-ci est archi-remplie. Parfois, quand l'un de nous a tenté de programmer à distance le concert, elle se trouve au contraire désespérément vide. À Toucy où c'est le cas, nous nous rabattons sur une chapelle latérale où tiennent tout juste nos dix spectateurs. Une façon de faire salle comble à tous les coups.

Tonnerre porte bien son nom si l'on considère les applaudissements qui suivent notre prestation. Nous avons presque la larme à l'œil en voyant cinq fillettes se rapprochant de chacun d'entre nous pour nous offrir un magnifique bouquet. Une attention aussi charmante que désuète.



Des chanteurs chevronnés s'amuseraient en voyant nos préparations vocales des plus brouillonnes. Les meilleures résolutions n'y font rien. Que nous ne disposions que d'un quart d'heure avant le concert ou de trois bonnes heures, nos échauffements ne ressemblent pas à grand-chose. Eudes essaye d'instaurer un peu de discipline ou du moins d'autodiscipline lorsqu'il comprend qu'Hyacinthe n'en fera qu'à sa tête, que Ceccè préférera demeurer dans son coin en silence et que, pour ma part, malgré ma bonne volonté, je demeurerai un peu perdu.

Les pieds... Les jambes qu'il faut faire mine de toucher avec ses bras en jetant en avant le stress de la journée. Le massage des joues et des abords du nez pour réveiller les résonateurs. La bouche qu'il faut garder grande ouverte en remontant le cou. Chacun y va de son petit tuyau, de sa recette de grand-mère. Le *vomito* de Ceccè nous met en appétit.

Puis il s'agit de produire des sons. Nos vocalises ne sont que rarement coordonnées. Il nous faut devenir une petite dame du 16<sup>e</sup> et produire un ricanement perché. Ou bien nous transformer en un affreux parvenu et nous lamenter devant l'état de notre berline dernier cri, probablement taguée par une bande de vauriens. «Merde, ma bagnooooole!» Il faut, il faut, il faut... Enfin, il faudrait. Le même bâclage sympathique nous tient lieu à chaque fois de préparation. Et puis, quand le programmeur du concert nous fait signe d'y aller, nous nous serrons très fort et nous tapons vigoureusement dans le dos.

Bigote aux abois  
Sacristie ou bien chenil ?  
Nous nous échauffons



Je pense avoir réglé les problèmes de voix que l'hiver parisien peut me causer, à grand renfort de propolis, cette substance que secrètent les abeilles à l'entrée de la ruche.

Le produit me sauve un jour de novembre où tout enroué, je me suis engagé à chanter le *Lamentu di Ghjesù* au village, pour l'enterrement d'une cousine chère. Pendant l'office, je parviens à entonner mon chant normalement quand une demi-heure auparavant, avant les pulvérisations, je ne pouvais en aligner deux notes.

Souvent, pourtant, après deux ou trois pschitt, je me sens un peu comme si mon gosier avait été verni. Un état idéal pour chanter lisse mais pas le mieux pour produire des *ricuccate* et tâcher de faire dentelle de sa voix.

Propolis ou pas propolis? Mes amis s'amuse à m'entendre me poser cette question existentielle à l'orée de chaque concert sans exception, avant de craquer la plupart du temps et de secouer le petit flacon magique au-dessus de ma bouche grande ouverte. Quand je découvre la propolis «à large spectre»,

version du produit mêlant celui-ci aux huiles essentielles, les sacristies des églises où nous chantons se souviennent de notre passage pendant quelques jours.

Pulvérisations  
Dans mon larynx orageux  
Les voies dégagées



En général, c'est un homme un peu âgé. Soixante-dix ans environ. Il vient à nous à pas feutrés. De loin, nous l'avons repéré. Dans un instant, en affichant la mine d'un conspirateur florentin, il va s'approcher de l'un d'entre nous et lui murmurer : « Cela va sûrement vous étonner, mais j'ai une question à vous poser. Pourquoi mettez-vous la main à votre oreille quand vous chantez ? ».

Et nous ne manquerons pas de lui répondre au choix :

– « Parce que les Égyptiens le faisaient déjà, comme l'attestent les murs des pyramides ».

– « Parce que les Corses ont le complexe des oreilles décollées ».

Ou, regardant un des autres chanteurs :

– « Pour ne pas entendre celui-là qui chante vraiment faux ! »

Il s'ensuivra un grand silence étonné. Pas vraiment ce silence où nos chants prennent leur source. Mais un peu, déjà, peut-être...

Les poches cousues  
La main s'en va à l'oreille  
Logique imparable



Achévé d'imprimer en novembre 2019  
par Typolibris (Paris)

Ce volume fait partie du tirage original  
à 150 exemplaires

Exemplaire n°



*Pour chaque titre d'un livre imprimé, un arbre est planté  
dans une forêt de 15 lecteurs en Centre Bretagne.  
« Contribuons activement à l'avenir de notre planète,  
regardons pousser les livres de demain »  
Pénategroup*





Certains racontent leurs vies, d'autres, leurs voyages... C'est le récit d'une grande passion « qui fut et demeure la sienne » que nous livre Étienne Orsini.

En empruntant au *haibun*, ce genre littéraire mêlant prose et haïku, il retrace ses quinze années d'apprentissage et de pratique amateur de la polyphonie corse.

Une histoire faite d'amitiés et d'aventures souvent cocasses.  
Un autre regard sur la Corse et sa diaspora.